

MLR
1771 / 100

Lettres ouvertes aux Ecrivains de Belgique
Publication trimestrielle 36e année - no 144
Bureau postal: Antwerpen I 3e trimestre 1988

Cent quarante quatrième
LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'automne 1988.

Mes chers confrères,

Je vous ai parlé du singulier ouvrage destiné à inculquer aux jeunes Flamands les beautés de la langue française et s'acquittant de cette noble tâche en puisant d'abondance dans le parler de la rue. Avec l'approbation des autorités. Je me permis de leur exprimer mon étonnement. Sur quoi il me fut répondu que, vu l'avis de l'inspecteur compétent, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, comme aurait conclu Leibnitz.

Point convaincu, j'adressai un appel aux lecteurs virtuels de mes épîtres saisonnières qui, par leurs fonctions, me semblaient qualifiés pour se faire entendre, tels les membres de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, et ceux siégeant au conseil d'administration de l'Association des Ecrivains belges de langue française. Mon effort ne fut pas vain. L'un d'eux me répondit aussitôt qu'il était prêt à entrer en lice, tout en exprimant sa crainte d'être évincé parce que l'affaire se déroulait au-delà de la ligne linguistique.

Une réponse sur plusieurs douzaines sera jugée piètre par d'aucuns. Ne nous emballons pas. N'est-ce pas là une attitude quasi historique de nos compatriotes face aux événements relevant de l'autorité? Depuis qu'ils connurent une forme d'unité, ne furent-ils pas, tour à tour, des Bourguignons, des Espagnols, des Autrichiens, des Français et des Néerlandais avant de devenir des Belges «sortant du tombeau» comme je l'ai chanté dans ma jeunesse?

Depuis lors, les partis politiques, avides de conquérir le pouvoir, ont remplacé peu à peu la lutte des idées pour la conquête des prébendes et les Belges, spectateurs blasés, pensent qu'il ne faut pas contrarier le mérinos. L'avenir dira qui fut le plus sage.

J'ai une fâcheuse manie: j'aime y voir clair. L'autre soir j'en fis l'expérience, une fois de plus, en écoutant tout à fait par hasard, une vieille interview de Marcel Jouhandeau. Le vieux Marcel apparut conforme à l'image qu'il a construite de lui. Elle ne manque pas d'être troublante au point que je repris en mains plusieurs de ses ouvrages. Le déroutant personnage! C'est sans conteste, le croyant le plus extraordinaire que le monde ait connu. Plus fort que les anachorètes, ces champions de la souffrance pour la foi, il réussit à faire le contraire tout en restant en accord parfait avec Dieu. Il glorifie la volupté sous toutes ses formes et se dit approuvé dans tous ses actes sans en exclure ceux qui s'écartent de la normale.

Il a fini par dire pis que pendre de la morale chrétienne et il prétend que Dieu l'approuve. Il interprète la pensée divine comme s'il était l'ami confident. N'a-t-il pas dit «Dieu est grand et moi aussi»?

A le relire, je m'étonne du succès de ses livres. Certes, il écrit bien. Son style est direct, sans bavure. Mais ces qualités-là ne stimulent pas la vente. Seul compte le contenu, en ordre principal bourré d'anecdotes. Il faut croire que le lecteur s'amuse à ces traits où il se retrouve sans peine. L'inévitable pécheur soucieux du tribunal de la pénitence et apprenant que ses péchés sont un bien souverain dont il importe de jouir pleinement avec l'accord tacite de Dieu, tel que l'enseigne l'étonnant Marcel; alors que des siècles durant des sanctions ont pesé sur l'œuvre de chair.

Aujourd'hui Marcel est au purgatoire des lettres. En sortira-t-il? Le lecteur de demain en décidera. Vers où iront ses goûts? Si l'on en croit les statistiques, il achète de plus en plus de livres avec une dilection particulière pour la bande dessinée qui permet l'absorption rapide d'un récit romanesque, sans les afféteries de la littérature, les images remplaçant les explications superflues. Quant au beau livre, il aura toujours ses fervents. Témoin ce monsieur d'allure imposante qui demande le prix de toute une rangée de livres bellement reliés. Au libraire effaré qui lui fait remarquer que ce sont des ouvrages tout à fait disparates, il répond avec superbe: «Aucune importance», son but étant de meubler une belle armoire vitrée.

Pour être simplement visuel, le geste n'en est pas moins un hommage au Livre. L'essentiel, c'est que les plumes restent actives, et au besoin s'entrecroisent. Connaissez-vous le bulletin intitulé «Echos» publié par le Comité littéraire Jeune Belgique? Il se voue avec ardeur à mieux faire connaître les champions de cette aventure, non qu'ils soient lus, mais leur nom est cité avec considération, tel Max Waller, en particulier, une idole à laquelle il convient de ne pas toucher. C'est pourtant arrivé.

Dans un nouveau dictionnaire «Lettres françaises de Belgique», le professeur Jan De Smet s'est permis un jugement critique, en faisant allusion à une influence néerlandaise. Sur ce, Michel Siraut, outré, va jusqu'à y déceler des intentions politiques.

Où allons-nous? Jusqu'ici le virus semblait avoir épargné nos gens de lettres. Les responsables de l'ouvrage, Messieurs Robert Frickx et Raymond Trousson y sont allés d'une réponse pour protester de l'innocence du texte, vierge, affirment-ils, de toute intention politique.

Incident minime, mais révélateur d'un état d'esprit. A mon sens, les deux partis ont tort. L'accusateur pour avoir donné un sens politique à un texte qui en semble dépourvu, les défenseurs pour s'insurger contre les droits imprescriptibles de la critique, même si elle est stupide. J'ai, paraît-il, plusieurs notices dans ce dictionnaire, je ne les ai pas encore lues, mais si j'y suis malmené je jure sur la tête du Premier Ministre que je n'y répondrai pas.

Vous savez combien j'aime l'alexandrin. C'est un vers difficile à réussir. Par son ampleur, il surclasse les huit pieds plus familiers. Il en reste des exemples fameux. La tentation est forte de s'y essayer à son tour. Je le fis, je l'avoue, à un âge où l'on ne doute de rien. Par bonheur, j'ai tôt offert en holocauste au dieu du feu ces produits d'un orgueil juvénile. Mais il y a ceux, nombreux, qui persistent. Sans compter qu'il faut veiller aux accidents toujours possibles, tel Corneille écrivant avec superbe:

«Et le désir s'accroît quand les faits se reculent».

Il ne fut pas le seul à grouper des mots aux combinaisons surprenantes. L'abbé Pellegrin écrivit:

«Sur le sein de l'épouse on écrase l'époux».

Et Tissot, membre de l'Académie française:

«La vache paît en paix dans ces gros pâturages».

Je m'en voudrais d'accuser les seuls poètes de ces inadvertances. Ponsou du Terrail se permit: «Il avait la main froide comme celle d'un serpent» et Ponsard y ajoute cette évidence: «Quand la borne est franchie, il n'y a plus de limites». Personne n'est à l'abri de quelque bévue. Victor Hugo, auquel on venait d'offrir un banquet, s'écria: «Je vous remercie tous, mes chers confrères. Et dans le mot **confrère**, il y a **frère**».

Le cher homme!

Vétilles que tout cela. Seul compte le travail. C'est une force. Elle vous trouvera toujours indomptables, mes chers confrères, même si le monde se transforme et si nous glissons vers la civilisation des boutons où règnera l'homo cretinus.

Roger Avermaete.

HISTOIRE D'UN MOT

J'aime bien les mots clairs. C'est pourquoi je suis heurté par un vocable qui joue un rôle capital dans la vie politique de mon pays. Selon moi, les spécialistes de notre politique l'emploient à contresens. Je m'explique.

La Communauté européenne, prend des mesures dites communautaires pour améliorer une situation et tout le monde comprend. La Belgique prend des mesures communautaires qui opposent deux clans linguistiques, appuyés souvent d'une hargne solide. Le mot communautaire sert à marquer la séparation de deux régions par une ligne dite linguistique qui va jusqu'à défendre à des pompiers flamands - c'est arrivé - d'aller au secours d'une ferme qui brûle à deux pas, mais de l'autre côté de la ligne. La Wallonie fournit des eaux à la Flandre qui les paie. L'avenir est plein de projets divers qui vont tous dans le même sens. C'est du séparatisme communautaire, pour moi un contresens. Même un Joseph Hanse semble l'admettre, encore qu'il laisse entendre que mieux vaudrait dire: intercommunautaire.

La Belgique se compose désormais de deux Etats, coiffés d'un troisième, dépouillé de la partie majeure de ses attributions à la suite d'une série de mesures dites communautaires. Et voilà le sens d'un mot curieusement élargi!

R.A.